



ARTIST

LUCIE
VEROT

Quittes

Lucie Vérot

Cette pièce de théâtre est le fruit d'une commande de Dans le vif pour son édition 2021 sur le thème « Quoi qu'il en coûte ».

Dans le vif, c'est une suite de réactions: un thème en lien avec l'actualité, des auteurs et autrices qui écrivent de courtes pièces de théâtre en un temps resserré, des artistes et des citoyen·nes qui s'emparent des textes.

Les textes issus de l'édition 2021 sont *Mur* de Gustave Akakpo, *Tous liquides le point commun* de Claire Rengade, *C'est quand on n'a rien qu'on connaît le prix du beurre* de Michel Simonot et *Quittes* de Lucie Vérot.

© Lucie Vérot 2021.

Ce texte est soumis au droit d'auteur: avant toute utilisation publique, merci de vous rapprocher des sociétés de gestion des droits d'auteur.

Relecture et corrections: Sylvain Bertrand – éditions du commun

Graphisme et maquette: Marine Ruault - éditions du commun

Les Éditions du commun est une maison d'édition coopérative rennaise qui publie des textes de critique sociale et politique diffusés en France, Belgique, Suisse et Québec.

Contactez notre collectif pour que nous mettions en valeur vos propositions autour des textes:

coordination.danslevif@gmail.com

www.danslevif.fr



Personnages:

L'ANCIENNE

LA NOUVELLE

LE PATIENT

L'ANCIENNE – C'est sur le banc derrière l'hôpital. Tout au fond, là où c'est tranquille. Où elle va pour s'en griller une après le service. Et quelquefois pendant.

LA NOUVELLE – Merde !

L'ANCIENNE – Elle cache vite la clope qu'elle s'apprêtait à allumer parce qu'il y a ce patient qui arrive. Enfin, c'est plus un patient. Plusieurs mois qu'il est sorti. On l'avait admis à cause du volcan qui lui poussait dans un poumon.

LE PATIENT – Bonjour. Vous me reconnaissez ?

LA NOUVELLE – Bien sûr.

L'ANCIENNE – Elle a pris ma relève.

LA NOUVELLE – Vous allez bien ?

LE PATIENT – Volcan éteint.

L'ANCIENNE – Il l'avait allumé tout seul.

LE PATIENT – Je peux venir ?

LA NOUVELLE – Oui.

L'ANCIENNE – Ils connaissent les règles, mais ils vont y faire une entorse. Trop besoin de se parler.

LE PATIENT – Vous avez fini votre service ?

LA NOUVELLE – Oui. Je prends l'air deux secondes avant de rentrer. Tout va bien pour vous alors ?

LE PATIENT – (*Se frappant la poitrine.*) Tout va bien ici. (*Indiquant sa tête.*) Mais ici... Je dors très mal.

LA NOUVELLE – Vous aussi?

LE PATIENT – Vous c'est pareil? Vous dormez mal?

LA NOUVELLE ET L'ANCIENNE – Atrociement mal.

LE PATIENT – Le stress de votre travail?

LA NOUVELLE ET L'ANCIENNE – Pas seulement.

LE PATIENT – Si je peux me permettre la question : est-ce que vous pensez à elle? Votre collègue.

LA NOUVELLE – Bien sûr, j'y pense.

LE PATIENT – Moi, j'y pense tout le temps. Et surtout, la nuit j'en rêve.

LA NOUVELLE – Pareil.

LE PATIENT – Je suis tellement désolé.

LA NOUVELLE – Vous n'y êtes absolument pour rien.

LE PATIENT – J'y suis absolument pour tout. Elle a chopé la mort par moi.

LA NOUVELLE – Ce sont nos services qui vous ont contaminé, alors que vous faisiez partie des patients les plus fragiles. C'est pas à vous d'être désolé.

LE PATIENT – Mais moi la mort m'a glissé dessus. Je m'en suis très bien tiré. Pas elle.

LA NOUVELLE – Ça aurait pu être à cause de n'importe qui.

LE PATIENT – Alors, vous ne dites pas le contraire. Vous savez que c'est à cause de moi.

LA NOUVELLE – Je ne le sais absolument pas.

L'ANCIENNE – Il va chouiner ou quoi ?

LE PATIENT – Dès que je m'endors, elle est là.

LA NOUVELLE – Pareil pour moi. Je fais des rêves où je la vois. Et toute la journée, ça me suit.

LE PATIENT – Moi aussi.

LA NOUVELLE – Mais vous n'êtes pour rien dans tout ça.

L'ANCIENNE – Je l'ai quand même chopée par lui.

LE PATIENT – Vous vous entendiez bien ?

LA NOUVELLE – Pas du tout. Il était pas question de s'entendre. De son vivant elle voulait tout simplement pas me parler. Ni à moi, ni à personne. Enfin, si, elle me parlait, mais c'était à peine des paroles. Elle savait que me dire : T'es pas en avance, la nouvelle.

L'ANCIENNE – C'était vrai.

LA NOUVELLE – Je disais : Non, je suis pas en avance, je suis à l'heure, pas en avance. Elle savait que me dire : telle chambre, Madame truc, Jour tant, n'a pas eu ses médicaments, après t'iras en réa. Moi, au début j'avais essayé de sympathiser. J'avais su qu'elle était du même pays que ma mère, une fois j'avais essayé de lancer la conversation. Mais pas question de conversation. La seule chose que je lui entendais dire de personnel, si on peut appeler ça comme ça, c'est : je suis morte. Le matin, si j'avais le malheur de lui dire bonjour, elle répondait : je suis morte. Et elle soufflait. Et elle courait.

LE PATIENT – Elle faisait quand même vraiment bien son travail, non ?

L'ANCIENNE – Ah.

LA NOUVELLE – Bien sûr. Elle faisait que ça. Jamais une pause-café. Une fois ou deux je l'ai vue s'asseoir pour manger, et elle a eu l'air vexée. Évidemment qu'elle a dû s'occuper de vous parfaitement. Mais pour nous, ses collègues, jamais un mot, à peine un regard. Et maintenant, la nuit, elle est là. Finalement, elle a des choses à dire aux vivants.

LE PATIENT – Elle vous dit que c'est à cause de moi ?

LA NOUVELLE – Pas du tout. Je vous jure qu'il n'est jamais question de vous. Mais alors, chaque nuit, je l'entends. Et même quand de temps en temps j'arrive à faire une petite sieste. Je peux pas piquer un somme sans qu'elle soit là.

L'ANCIENNE – Dors moins.

LA NOUVELLE – Je fais pas que l'entendre. Vraiment, je la vois, à la place de mes rêves, avec sa blouse jusque-là, avec son chignon moche. Elle me dit :

L'ANCIENNE – Je pensais pas qu'un jour je prononcerais cette phrase au premier degré : je suis morte. Des années que du matin au soir je répétais ça : je suis morte. Après le service surtout : je suis morte, morte, morte, morte. Et vers la fin, même dès le matin, c'est comme ça que je me sentais : morte. Avant que mes quelques amis lâchent l'affaire, quand de temps en temps on me téléphonait encore, on me demandait : ça va ? Je faisais que répondre : bof, je suis morte. Ça te dit une piscine samedi ? La piscine, je peux pas, je suis morte. Pot de retraite de Momo ? Ah non, non, non, non, non, je suis morte. Coup de main pour un déménagement ? Je suis trop morte, morte, morte, morte. Et finalement, je le suis vraiment.

Mais que je sois morte, OK, bon. Le vrai malheur, c'est pas ça. Le vrai malheur c'est que j'ai pas pu être rapatriée. Mon corps. Je suis coincée ici. Je peux pas m'en aller. Il aurait fallu que je rentre au pays pour être enterrée. On a pas pu m'y envoyer. Mon pays refusait les dépouilles. Même avec la housse et le cercueil spécial. Même avec certificat d'absence de risque épidémique. Y avait pas moyen de négocier. C'était une telle pagaille. Je peux pas en vouloir au pays. Déjà qu'on y gère à peine les maladies des vivants, on y avait trop peur de ce que pouvaient amener les morts. J'ai été enterrée ici. Y avait personne. Les employés des pompes funèbres, c'est tout. Ils ont fait leur travail, c'est tout. Ils n'ont rien pu faire de plus. Au pays, y aurait pas eu grand-monde non plus autour de moi. Mais au moins, y aurait eu mes sœurs. Elles, elles auraient fait ce qu'il fallait faire pour moi.

LA NOUVELLE – Dans mon rêve, je lui dis : je suis vraiment désolée qu'il y ait eu personne à ton enterrement.

(L'ANCIENNE peut faire de LA NOUVELLE une imitation défavorable en mimant des lèvres cette dernière phrase tandis qu'elle la prononce.)

LA NOUVELLE – Mais elle me laisse pas m'expliquer. Elle me répond :

L'ANCIENNE – Je comprends bien que vous soyez pas venus à mon enterrement ! On était tellement dans le rush. Une absence d'une infirmière pour aller à un enterrement, c'était trois malades qu'on envoyait à la morgue. Et puis pourquoi vous seriez venus ? Plus personne pouvait m'encadrer, je le sais bien. C'était réciproque. À la fin j'avais le capital sympathie d'une sonde gastrique. C'est que j'étais tellement morte. Essayer de sourire ou de parler d'autre chose que de lits et d'assistance respiratoire, c'était de l'énergie gaspillée. Et moi, je gaspillais pas.

LE PATIENT – Vos rêves sont quand même un peu durs avec elle, non ?

LA NOUVELLE – Elle était dure avec moi.

LE PATIENT – Je savais pas pour son enterrement. Le problème du rapatriement.

LA NOUVELLE – Comment vous auriez pu savoir ? Vous étiez encore trop à l'ouest.

LE PATIENT – Moi, mes rêves, c'est très différent. Je rêve qu'elle me soigne. Je la vois. Elle fait tous les gestes. C'est vraiment comme si j'étais à nouveau dans la chambre. Avec dans mon poumon la lave qui menace encore de repartir en fusion. Elle, elle arrive, elle me demande :

L'ANCIENNE – Comment ça va aujourd'hui ?

LA NOUVELLE – Y a qu'aux patients qu'elle demandait.

LE PATIENT – Je sens tout. D'abord l'embout métallique du petit cylindre qu'elle place sur ma poitrine.

LA NOUVELLE ET L'ANCIENNE – Sismographe.

LE PATIENT – C'est froid. Mais j'aime bien ce froid. Elle relie le cylindre à l'appareil qui marque mes mesures sismiques. J'entends précisément les grattements de l'espèce d'aiguille qui trace les relevés. Elle prend les relevés. Ensuite, elle sort le pistolet. Le truc en plastique qui fait de la lumière rouge, pour prendre la température de ma chambre magmatique (*il indique sa poitrine*).

LA NOUVELLE ET L'ANCIENNE – Pyromètre.

LE PATIENT – Elle met les lunettes protectrices sur ses yeux et sur les miens, et elle actionne le laser. Elle relève les mesures. Elle désinfecte et range les lunettes de protection. Ensuite, elle active l'inclinomètre que les chirurgiens ont placé sur le volcan dans mon poumon. À chaque fois elle me prévient d'abord, pour la douleur. Ça fait très mal. Heureusement, ça ne dure pas longtemps. Après, elle me place le masque sur le visage, et je m'applique à respirer profondément. Je sais qu'elle a besoin de capturer un peu de mon souffle.

LA NOUVELLE ET L'ANCIENNE – Mesure de la présence de lave, de gaz et de soufre.

LE PATIENT – Je sens le plastique du masque, et de ses gants quand elle me l'enlève doucement. J'aime bien, c'est rafraîchissant. Ensuite, elle note à l'ordinateur tout ce qu'elle a relevé. J'entends le bruit des touches. Dans mon rêve, comme quand j'étais vraiment dans la chambre, j'imagine toujours cette fiche, avec l'inscription de toutes mes mesures topographiques, jour après jour, rêve après rêve maintenant. À chaque fois, je lui demande : Alors, j'ai combien aujourd'hui ? Elle dit :

L'ANCIENNE – C'est pas des notes que je vous mets. Mais si vous voulez une appréciation : c'est très bien.

LE PATIENT – Elle range tout et à la fin du rêve, elle me dit :

L'ANCIENNE – Je repasse vous voir tout à l'heure. Oubliez pas qu'il y a la sonnette si vous avez besoin.

LE PATIENT – Je ne tire jamais la sonnette dans mon rêve. Mais elle, toujours, elle revient. Et même si je l'aimais bien, qu'elle faisait très bien son travail, je voudrais retrouver mes rêves, ne plus y être malade. Je voudrais qu'elle parte.

LA NOUVELLE – Moi aussi. Qu'elle me lâche !

LE PATIENT – Vos autres collègues aussi rêvent d'elle ?

LA NOUVELLE – Pas que je sache. C'est que je suis la dernière personne à qui elle a parlé. Enfin, c'était à peine un souffle. Je crois qu'elle m'a dit : au secours.

L'ANCIENNE – J'aurais voulu t'y voir.

LA NOUVELLE – Je lui ai dit de pas parler, que c'était ça qui allait la tuer. Elle s'est tue. Et vous, vous êtes le dernier patient dont elle se soit occupée.

LE PATIENT – Et je l'ai tuée.

LA NOUVELLE – Mais non! Elle était trop morte pour encaisser, c'est tout.

LE PATIENT – J'ai décidé de revenir ici aujourd'hui, c'était comme de revenir sur les lieux d'un crime. Je voudrais faire quelque chose pour elle.

L'ANCIENNE – Ah.

LE PATIENT – Je lui dois bien ça. Vous ne pensez pas qu'on pourrait essayer, nous, de faire quelque chose pour elle?

LA NOUVELLE – Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse?

LE PATIENT – Ce qui aurait dû être fait.

LA NOUVELLE – On peut pas la déterrer et la renvoyer au pays. On peut pas faire venir sa famille.

LE PATIENT – Qu'est-ce qu'ils auraient fait, eux? Ce qui se fait là-bas, vous le savez?

L'ANCIENNE – Pareil qu'ici.

LA NOUVELLE – Comme ici. Aller où elle est enterrée. Pour parler d'elle.

LE PATIENT – Vous ne voudriez pas essayer ?

LA NOUVELLE – De parler d'elle ? Je savais rien. Et elle était dure avec moi.

LE PATIENT – Moi, je pourrais essayer.

LA NOUVELLE – Vous diriez quoi ?

LE PATIENT – Je parlerais sismographe et pyromètre.

L'ANCIENNE – Oui, c'était toute ma vie.

LE PATIENT – On peut toujours essayer.

LA NOUVELLE – Je sais pas si je crois à ces trucs. Est-ce que ça va vraiment changer quelque chose pour elle ?

LE PATIENT – On ne va pas la ressusciter. Mais nous, on pourrait peut-être retrouver notre sommeil.

LA NOUVELLE – C'est que des rêves. Ça va passer.

LE PATIENT – Pour moi, des mois que ça ne passe pas. Ils sont même de plus en plus précis, mes rêves. C'est comme si elle était vraiment là.

LA NOUVELLE – Je sais, c'est pareil pour moi.

L'ANCIENNE – Et ça pourrait empirer.

LE PATIENT – Il faut que vous retrouviez le sommeil. Sinon, vous n'allez pas tenir. Vous ne voulez pas finir comme elle ?

LA NOUVELLE – Ça non !

LE PATIENT – Ce qui compte, c'est qu'une personne parle d'elle, et qu'au moins une autre écoute, non ?

LA NOUVELLE – Je crois.

L'ANCIENNE – Et arroser un peu le tout.

LE PATIENT – Je ne peux pas faire ça tout seul. Et si on ne le fait pas pour elle, on peut au moins le faire pour nous. Si je ne retrouve pas mon sommeil, si je reste un malade dans mes rêves, j'ai peur que la maladie revienne dans ma vie. J'ai peur que le cratère se rouvre, que le feu qui me brûle dans mon sommeil revienne me brûler aussi quand je suis bien réveillé. Et même si vous vous êtes tous très bien occupés de moi, je n'ai aucune envie de revenir dans vos services.

LA NOUVELLE – Comme je vous comprends !

LE PATIENT – Alors, on pourrait essayer.

LA NOUVELLE – On peut toujours essayer.

LE PATIENT – Je parlerai. Vous aurez juste à vous occuper d'écouter.

LA NOUVELLE – Et qui s'occupe de la bouteille ?

LE PATIENT – La bouteille ?

LA NOUVELLE – Ce qui se fait aussi, pour les morts, c'est d'aller boire un coup.

LE PATIENT – Alors, on irait boire un coup après ?

LA NOUVELLE – Si c'est les morts qui le demandent.

